



HAL
open science

Le corps comme refuge, le refuge comme témoin. Une figure du corps dans l'œuvre d'Aharon Appelfeld.

Marco Araneda, François Villa

► To cite this version:

Marco Araneda, François Villa. Le corps comme refuge, le refuge comme témoin. Une figure du corps dans l'œuvre d'Aharon Appelfeld. . *Champ Psy*, 2014, 2 (66), pp.121-133. hal-01473559

HAL Id: hal-01473559

<https://hal.science/hal-01473559>

Submitted on 4 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Pour citer cet article, merci de se référer à la version publiée dans la revue (pagination officielle) :

Araneda Marco, Villa François, « Le corps comme refuge, le refuge comme témoin. Une figure du corps dans l'œuvre d'Aharon Appelfeld », *Champ psy*, 2/2014 (n° 66), p. 121-133.

Le corps comme refuge, le refuge comme témoin. Une figure du corps dans l'œuvre d'Aharon Appelfeld ¹

Marco Araneda

Maître de conférences, Université Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité. Centre de Recherches Psychanalyse, Médecine et Société (CRPMS), EA 3522. LABEX *Who am I ?* Université Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité.

François Villa

Professeur, Université Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité. Centre de Recherches Psychanalyse, Médecine et Société (CRPMS), EA 3522. LABEX *Who am I ?* Université Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité.

Résumé

Cet article aborde l'une des figures du corps dans l'œuvre d'Aharon Appelfeld. À travers l'étude de quelques-uns de ses textes et des auteurs ayant travaillé la question du témoignage à la suite d'expériences-limite, il s'agira de décrire la fonction du corps chez Appelfeld. Corps propre, corps d'autrui, tous les deux lieux d'un témoignage en décalé de l'expérience traversée. Décalage dont les auteurs font l'hypothèse qu'il vient représenter les décalages paradoxaux qui ont permis de traverser l'expérience éprouvante.

Mots-clés : Traumatisme - Expérience-limite - Corps - Appelfeld - Témoin

¹ Remerciements : Ce travail réalisé dans le cadre du LABEX *Who am I ?* portant la référence ANR-11-LABX-0071 a bénéficié d'une aide de l'Etat gérée par l'Agence Nationale de la Recherche au titre du programme Investissements d'avenir portant la référence n° ANR-11-IDEX-0005-02.

Le corps comme refuge, le refuge comme témoin. Une figure du corps dans l'œuvre d'Aharon Appelfeld

Marco Araneda

Maître de conférences, Université Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité. Centre de Recherches Psychanalyse, Médecine et Société (CRPMS), EA 3522. LABEX *Who am I ?* Université Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité.

François Villa

Professeur, Université Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité. Centre de Recherches Psychanalyse, Médecine et Société (CRPMS), EA 3522. LABEX *Who am I ?* Université Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité.

« Durant la guerre je ne fus pas moi. Je ressemblais à un petit animal qui possède un terrier ou, plus exactement, plusieurs terriers. Les pensées et les sentiments avaient rétréci. En vérité, une interrogation douloureuse s'élevait parfois en moi – pourquoi et à quelle fin étais-je resté seul ? –, mais ces questions s'évanouissaient dans les brumes de la forêt, et l'animal qui était en moi revenait m'envelopper de sa fourrure » (Appelfeld A., 1999, p. 8).

INTRODUCTION : UN ABANDON QUI N'EN EST PAS UN

Aharon Appelfeld est un écrivain qui avait huit ans au moment de l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale, un enfant juif qui habitait dans une ville de l'Europe de l'Est. Sa mère a été assassinée avant que lui et son père ne soient conduits vers un camp de concentration. Âgé de dix ans, il s'est échappé du camp, puis a erré seul dans les forêts ukrainiennes pendant trois ans. C'est ainsi qu'il est présenté dans la préface de nombre de ses romans. Alors qu'il est souvent perçu comme l'un des écrivains les plus importants de la Shoah, il faut noter qu'il refuse lui-même cette étiquette.

Ce refus est peut-être une clef pour comprendre ce qu'Appelfeld tient à transmettre. Dans la présentation la plus répandue, l'attention se tourne vers les événements violents qu'il a dû affronter pendant la guerre comme si son identité d'homme, aujourd'hui âgé de 80 ans, se cristallisait ou démarrait à partir de ces événements. Or, l'une des caractéristiques majeures de son œuvre est son refus d'une réduction de sa subjectivité à cette épreuve. Non qu'il considère que ces faits n'ont pas eu une répercussion significative dans sa vie. Il partage avec nous son questionnement sur le retentissement complexe et persistant de la guerre sur sa vie. Ce qu'Appelfeld conteste, à notre sens, est la *menace d'obsolescence* que la guerre et le travail de survie font planer sur son passé. Et en disant cela, nous lui sommes infidèles du fait des insuffisances du langage, puisque ce qu'Appelfeld signale est qu'il ne s'agit surtout pas de son passé, mais de son présent impérissable. Ce qui fait dire à son ami Philip Roth qu'Appelfeld est un auteur « écartelé, déplacé, dépossédé, déraciné » (Roth P., 2001, p. 40).

Dans une interview réalisée il y a quelques années, Appelfeld signalait : « je n'ai jamais renoncé à cette identité, je n'ai jamais accepté de le faire, je suis toujours resté l'enfant de mes parents, l'enfant qui avait été au ghetto, l'enfant qui avait été dans les camps, l'enfant qui s'est enfui ensuite dans la forêt et c'est quelque chose que je n'ai jamais accepté de laisser derrière moi [...] tout comme tous ceux qui sont arrivés avec moi ont conservé cela en eux » (Appelfeld A., 2011).

Il parle dans ses romans des possibilités insatisfaisantes qui s'offraient à lui à la sortie de la guerre. Il y avait d'abord ceux qui voulaient lui apprendre la discipline du corps, son entraînement, l'amélioration de son endurance et de sa capacité à se défendre. Il s'agissait d'effacer de son corps toute trace de fragilité – et à travers le corps de fortifier aussi son esprit – afin de le rendre apte à lutter pour sa survie. Il y avait ensuite des rescapés plus âgés qui l'invitaient à rester auprès d'eux afin de se souvenir de ses racines, de sa culture et de la violence qu'ils venaient de subir. Et enfin ceux qui lui recommandaient de partir ailleurs, n'importe où, et de repartir à zéro.

Ces différentes figures, comme autant de propositions, se confrontent en permanence dans l'œuvre d'Appelfeld. La tension entre la tentation de l'oubli et l'exigence de la mémoire est un fil

rouge qui traverse ses romans. Pour certains de ses personnages, c'est l'oubli qui prévaut, pour d'autres c'est le souvenir.

Lors de ses dernières affirmations sur la question traumatique, Freud avait parlé de ce paradoxe interne au travail psychique du traumatisme. Il signale que le traumatisme déclenche deux types d'effets. Les *effets positifs* qui tendent à l'inscription psychique de ce qui est advenu, à sa mise en représentation et à sa reconnaissance ; et les *effets négatifs*, qui tendent à l'effacement de toute trace de la violence subie (Freud S., 1939, p. 163).

Or, l'originalité d'Appelfeld réside dans le fait qu'il va au-delà de ce conflit entre reconnaissance et oubli. Ce qu'il réclame c'est le droit à s'opposer, avec les ressources qui ont été les siennes, à l'œuvre d'effacement de la vie qui était la sienne avant le déclenchement de la débâcle que l'expérience-limite dans sa totalité, représentée ou non, tend à réaliser. C'est ce que nous avons appelé plus haut une *menace d'obsolescence*. Cette menace risque parfois de devenir réalité du fait des mouvements psychiques propres à l'enfant survivant qui, au sortir de la guerre, fait tout pour oublier (Roth P., 2001). À d'autres moments, elle est redoutée comme pouvant s'installer contre son gré ; ainsi l'enfant héros du roman *La chambre de Mariana* (2006) dit : « Parfois, j'ai l'intuition que ce qui a été ne reviendra plus, et que lorsque nous nous retrouverons après la guerre, nous serons différents [...] Parfois il me semble que nous parlerons une autre langue » (Appelfeld A., 2006, p. 124).

Et pourtant, dans un certain sens, reconnaître l'obsolescence de certaines formes passées permet à l'enfant d'apprendre les règles des nouveaux contextes dans lesquels il se voit propulsé. Marion Feldman parle ainsi des mécanismes de survie qui ont permis à ces enfants de traverser l'épreuve de la persécution : « L'enfant a traversé différents mondes et a connu différents objets attachés à ces mondes. C'est avec ceux-là que l'enfant a été contraint de se familiariser » (Feldman M., 2009, p. 286).

Une fois ces mondes abandonnés, ces stratégies persistent, installant une cohabitation de logiques qui rendent très complexe et contradictoire sa réponse au nouveau monde qui s'offre à lui dans l'après (Waintrater R., 2003 ; Gampel Y., 2005). Parlant des processus biologiques qui ont rythmé les métamorphoses de l'homme d'un point de vue ontogénétique et phylogénétique, Jean-Claude Ameisen indique que nous vivons dans l'oubli de nos

métamorphoses. Rivés que nous sommes au dernier état de notre métamorphose, nous laissons plonger dans l'oubli l'histoire de notre transformation survivante (Ameisen J.-C., 2007). Or, ce que les textes d'Appelfeld – et d'autres auteurs traitant de la traversée d'expériences-limite – nous apprennent fait exception à cette proposition d'Ameisen. Il se peut que ceux qui ont traversé des expériences éprouvantes vivent dans le souvenir de leurs métamorphoses. Et ce souvenir opiniâtre des métamorphoses imposées par la violence pourrait être pour quelque chose dans la réussite de cette survie. Car, comme l'a proposé un de nous deux, « le mystère de notre capacité de survivre gît [...] dans cette étrange aptitude vitale à nous nourrir physiquement et spirituellement des effondrements successifs des mondes que nous construisons à partir de nos investissements libidinaux et des empires éphémères que nous édifions au nom du principe de plaisir » (Villa F., 2004, p. 112).

Appelfeld nous apprend alors comment la persistance de ce qu'on appelle « mémoire traumatique » est à comprendre autrement que comme une impasse du psychique à se donner une représentation de l'expérience traversée. Nous proposons l'hypothèse suivante : considérer ces persistances de la mémoire, à partir de la lecture d'Appelfeld, en même temps comme une reconnaissance des formes prises dans la métamorphose traumatique et comme l'aveu de ce qu'il y a eu de compris/non-compris lors de chacun de ces états. Dans *La mine de glace* (1997)², parlant de la libération du camp, le narrateur dit : « Le soir nous avons fui le lieu. Nous le savions, nos vies resteraient ici sans nous. Elles sortiraient de leur cachette tous les soirs pour s'asseoir au bord de l'eau tout comme nous le faisons à présent. Elles aussi s'étonneraient, tout comme nous. Nous n'allions jamais sortir d'ici, même pas en étant à une distance de mille kilomètres. Nous laisserions ici notre être, et ceux qui, peu à peu, s'éloignaient d'ici, n'étaient que les ombres créées par nos corps ». (Appelfeld A., 1997, In Itzhaki M., 2011, p. 55).

Si la fidélité de la mémoire au temps d'avant la guerre témoigne du caractère forcé de son abandon, l'attachement au temps de la guerre témoigne du fait que la succession de changements tolérés n'est pas le résultat d'une exploration et compréhension totale de ce qui advenait. Les sujets persécutés pendant la guerre ont consenti le

² Roman non encore traduit au français.

passage d'un état à un autre, et puis à un autre, et ainsi de suite, tout en sachant que la pensée et l'affect n'avaient pas encore été informés des implications de ces séjours et de ces passages. Les modèles psychopathologiques qui mettent l'accent sur l'impasse représentative comme explication des retentissements traumatiques risquent de ne pas dépeindre l'importance que les mécanismes de fuite et de tolérance à l'ambiguïté ont eue dans la survie (Amati-Sas S., 2002). Passant d'un terrier à un autre, à plusieurs reprises, dans l'urgence, ces enfants n'ont pas eu le temps de faire l'inventaire de ces terriers construits. Ils risquent ainsi de s'égarer dans la métamorphose.

Le souvenir de ces métamorphoses est une forme de résistance, une façon de conserver une continuité précaire qui attend d'être pensée. Ces mécanismes demanderont eux aussi à être explorés dans l'après de cette traversée. Nous verrons par la suite l'une des formes que prend ce travail de résistance, d'opposition dans les écrits d'Appelfeld. Nous nous centrerons pour cela sur l'une des figures qui prend le corps dans son œuvre. Dans un premier temps, à travers son travail le plus directement autobiographique (Appelfeld A., 1999), nous allons explorer le rôle joué par son propre corps lors de cette traversée traumatique. Plus tard, à travers d'autres de ses textes, nous analyserons le rôle accompli par le corps de l'autre, et son témoignage, dans ce travail de dislocation subjective et de sa reprise. Nous essayerons de montrer comment les reviviscences traumatiques dans l'œuvre d'Appelfeld peuvent nous aider à comprendre comment le seul modèle de l'impasse représentative ne permet pas de saisir toutes les nuances des mouvements psychiques mis en place lors d'expériences-limite.

1. LE CORPS COMME REFUGE, LE REFUGE COMME TÉMOIN

Dans l'extrait qui introduit cet article, Appelfeld décrit son séjour solitaire dans la forêt (Appelfeld A., 1999). Les terriers corporels qu'il habite le maintiennent éloigné de la pensée et de la parole, le vouant à une vie de subsistance solitaire où son corps, et les exploits dont ce dernier se montrera capable, semble prendre la place du sujet existant avant la guerre. Sorte de double sauveur, son corps s'installe simultanément dans une double fonction : il est un

refuge à l'intérieur duquel se mettre à l'abri du danger, en même temps qu'un agent habile dans la lutte pour la survie.

L'exercice de ces deux fonctions se déroule sous un silence protecteur. Les rares moments où la pensée se réveille pour réfléchir sur le sens de cette expérience sont marqués par un vécu de douleur qui s'empare de l'enfant. Plus qu'une issue face à la souffrance, la pensée qui jaillit dans la solitude de l'errance produit une plongée encore bien plus profonde dans cette souffrance. Régine Waintrater signale que se souvenir de la réalité qui n'a plus cours et penser à elle, affaiblit le moi qui s'adonne à la tâche de survivre lors de l'expérience éprouvante (Waintrater R., 2003). Appelfeld apporte une explication complémentaire quand il affirme que, lors de l'épreuve, face à la faim et au danger de mort, la langue diminue et que les mots n'ont plus d'importance (Itzhaki M., 2011). La contrepartie de ce silence est le mouvement psychique qui va servir avec bonheur le corps, ce qui n'est pas un état naturel. Il correspond au fait de contraindre l'esprit à envisager le réel qu'est le corps, comme l'affirme Chalamov (Villa F., 2004).

Or, le corps comme lieu de ce silence protecteur, indispensable à la traversée de cette expérience-limite, ce corps s'avérera par la suite le lieu de la mémoire. Le corps, ses sensations, ses positions, ses besoins crient à Aharon-survivant un récit sans paroles des expériences qu'il lui a épargnées. Ce corps qui avait constitué un refuge silencieux est par la suite devenu un compagnon qui raconte intensément, inlassablement cette même expérience qu'il avait aidé à voiler dans le passé. Appelfeld écrit ainsi : « Tout ce qui s'est passé s'est inscrit dans les cellules du corps et non dans la mémoire. Les cellules, semble-t-il, se souviennent mieux que la mémoire, pourtant prédestinée à cela. De longues années après la guerre, je ne marchais ni au milieu du trottoir ni au milieu de la route mais je rasais les murs, toujours dans l'ombre et toujours d'un pas rapide, comme si je fuyais. Je ne suis pas enclin à pleurer en général, mais des séparations insignifiantes me font sangloter violemment ». (Appelfeld A., 1999, p. 100)

Celui qui fut un refuge silencieux semble, une fois le danger extérieur passé, vouloir répéter, comme pour les avouer, les gestes accomplis lors de la traversée de la violence. Ce sont principalement les sensations physiques très fortes qui se sont imprimées dans la mémoire de son corps, par exemple celles associées à la faim et à la soif (Appelfeld A., 1999).

La méfiance aussi s'est inscrite dans son corps. Il s'étonne du fait qu'il a perdu beaucoup des images qui s'étaient imprimées dans sa mémoire, mais que la méfiance, elle, ne disparaît pas : « Chaque fois que j'ôte mes chaussures et que je marche sur l'herbe, je me souviens aussitôt des pâturages et du bétail tacheté éparpillé à l'infini, et la peur des grands espaces revient. Mes jambes se tendent, et il me semble un instant que je me suis trompé. Je dois retourner rapidement à la lisière de la forêt, car les lisières sont plus sûres. À la lisière on voit sans être vu. Il arrive que je me trouve dans un passage sombre, parfois à Jérusalem, et je suis sûr que bientôt le portail va se renfermer et que je n'aurai plus d'issue. J'accélère alors le pas et je tente de me sauver » (Appelfeld A., 1999, p. 101).

Nous ne pouvons pas dire que le corps chez Appelfeld devient parlant, puisqu'il s'agit chez lui d'expériences de reviviscence corporelle d'où le langage est *a priori* absent. Nous pouvons en revanche dire qu'il devient criant pour signaler une expérience qu'il a contribué à traverser. Témoin mutique mais empreint de l'expérience traversée. C'est ce même corps qui, faisant preuve d'une dextérité surprenante, lui a permis la survie dans la forêt. Il semble que ce corps, qui a accepté à un moment donné le rôle de refuge et le travail qu'il implique, ce corps donc vienne se manifester dans l'après de façon bruyante. Paradoxe d'autant plus étonnant qu'il était justement un lieu de silence et d'invisibilité protectrice. Une fois la guerre finie, la persistance de ses actions devient criante et décalée par rapport au nouveau contexte où ces actions corporelles s'exercent encore.

Pourrions-nous considérer cette persistance comme un aveu en décalé du travail accompli ? Nous ne devons pas oublier que, lors de l'errance solitaire, la confrontation de l'enfant aux bribes de pensée sur sa situation apportait avec elle une douleur insupportable. Et en filigrane, la certitude que la densité de son expérience était tellement grande que s'atteler en solitaire à la parcourir risquait de le jeter à terre irrémédiablement. La mise en attente d'une telle confrontation a été cherchée dans son refuge à l'intérieur de ce corps capable d'installer une économie de l'action et de la sensation adaptée à la situation de contrainte. Cette dislocation subjective, cet espoir d'un après suffisamment bon, cette pirouette futée constituent quelques-unes des manifestations les plus significatives de la subjectivité traversant une expérience-limite.

C'est cette dislocation subjective qui me semble être révélée, créée, par ce corps qui continue à exercer sa fonction de gardien de la survie, dans une situation qui ne le requiert plus. Ce corps qui dans l'après-guerre se retrouve décalé compte tenu du changement du contexte, semble témoigner d'un autre décalage, d'une dislocation à laquelle le sujet qui a traversé la guerre a dû consentir afin d'espérer assurer sa survie.

Dire cet acte de dislocation subjective, finement étudié par S. Ferenczi à travers sa notion de *clivage auto-narcissique* (Ferenczi S., 1932b), nous permet de percevoir des mécanismes qui ont tendance à être négligés par les approches qui ne considèrent les reviviscences traumatiques corporelles que comme la manifestation des traces perceptives qui n'ont pas réussi à être transformées en représentations langagières, comme un blanc représentationnel, comme un défaut du travail de symbolisation. Ce qu'il y a de vide représentationnel ici doit être mis en relation avec cette renonciation stratégique à une partie de soi-même, exercée par soi-même, lors de la contrainte traumatique.

Et justement, Appelfeld se plaint de cette obsolescence qui le guette. Ce que les survivants bien intentionnés et les sauveteurs lui offrent, finit par négliger l'enfant caché lors de l'acte de dislocation subjective. Les conseils de tout oublier, de se fortifier, de raconter ce qu'il a subi, semblent, tous autant qu'ils sont, négliger l'enfant caché dans sa pirouette d'urgence.

Ce corps qui se souvient constitue un appel à découvrir l'enfant qui s'y cache. Le corps témoigne ici à la place de l'enfant, ou plus exactement, il dit être un refuge où se cache un enfant. Le témoignage est ici fait par procuration. Cela nous met face au défi de ne pas attendre seulement des témoignages directs de la part des sujets qui ont dû utiliser des mouvements courbes d'esquive.

Analysons alors si cette hypothèse de lecture trouve d'autres échos dans l'œuvre d'Appelfeld.

2. LE SOMMEIL COMME REFUGE, LE VEILLEUR COMME TÉMOIN

Nous trouvons peut-être une confirmation de cette hypothèse de lecture dans d'autres de ses romans. Dans *Le garçon qui voulait dormir* (2009), le personnage principal dit que dès la fin de la guerre, tout au long de la route qui menait les rescapés vers les camps de réfugiés du sud de l'Italie, il était pris d'un sommeil lourd, épais et sans rêves. Il était ainsi transporté de train en train, de camion en camion, par des réfugiés qui se relayaient pour le transporter. Il écrit : « Les réfugiés me portaient à bout de bras. Si l'on m'oubliait, il se trouvait toujours quelqu'un pour venir me chercher. Mon corps a gardé l'empreinte de cette errance chaotique, bien mieux que moi. J'ai parfois l'impression d'être porté dans le noir, ou d'avancer en titubant. Apparemment, je ne saurai jamais ce qui m'est arrivé durant ces jours de sommeil, hormis le timbre d'une voix qui s'adressait à moi, le goût du pain que l'on fourrait dans ma bouche et, à part ça, le brouillard » (Appelfeld A., 2009, p. 7).

Se rendant ainsi absent à la réalité qui l'entoure, il se rend également ignorant du déplacement géographique important que son corps subit. Une fois le danger de la guerre disparu, ce corps qui s'était avéré tellement futé, lâche prise et se rend au bercement procuré par les autres. Ce sont justement ces autres réfugiés qui témoigneront de ce temps d'absence. Ainsi, un réfugié dit à l'enfant : « Sache que nous t'avons porté tout au long de la route. Tu n'étais pas bien lourd mais tu étais quand même une charge pour nous. C'était très irritant : tu n'avais pas l'air d'avoir été battu ou de souffrir, mais tu t'accrochais au sommeil avec une force phénoménale. Parmi nous il y avait ceux qui pensaient qu'il ne fallait pas te laisser dormir, que ce sommeil pouvait être mortel, et ils faisaient tout pour te réveiller mais le sommeil était coulé en toi comme du bronze, et même les cahots de la route ne t'en détournait pas. Au fond de nous, nous placions en toi de grands espoirs, si je peux me permettre de parler au pluriel, nous pensions : Bientôt le garçon va se réveiller et il nous racontera des choses que nous ne savons pas » (Appelfeld A., 2009, pp. 54-55).

Ce témoignage par procuration, venant cette fois des réfugiés qui voient l'enfant dormir tout au long de la route, fait écho au témoignage du corps dont on a parlé plus haut. Or, il s'agit ici du corps d'un autre, capable de le porter et de le prendre en charge. Ce témoignage venant de l'autre protecteur va se répéter à maintes

reprises dans différents romans d'Appelfeld, chaque fois avec des nuances émotionnelles différentes. Il s'agit ici aussi d'un témoignage que l'enfant n'a pas demandé et qui lui est fait qu'il le veuille ou non. Comme si le terrier protecteur, d'abord son corps, puis le corps d'un autre, lui faisait ainsi part de l'acte de protection accompli lors de son absence au monde.

Ce sujet se rendant sans résistance au sommeil, réapparaît sous différentes figures. Dans son roman *La chambre de Mariana* (2006) il s'agit d'un enfant qui veille pendant la journée sur le sommeil d'une femme qui a accepté de le cacher de la persécution nazie.

Dans le roman *Et la fureur ne s'est pas encore tue* (2008) il s'agit de trois jeunes hommes cachés dans la forêt et devant porter dans leurs bras pendant des journées entières un quatrième rescapé, endormi après avoir échappé à ses persécuteurs. Ce dernier, appelé Siegfried, se souvient qu'avant d'être retrouvé par ce groupe de rescapés, il était accompagné de deux camarades qui l'ont abandonné parce qu'il était trop faible et qu'ils n'arrivaient pas à le porter (Appelfeld A., 2008)³. Et plus tard, réfugié en Israël, le narrateur raconte comment Siegfried continuait à s'exprimer avec les mots d'avant la guerre, « ce n'était pas par facilité mais par curiosité : il cherchait à entendre le ridicule contenu dans le langage d'avant » (Appelfeld A., 2008, p. 246).

Ces deux terriers protecteurs, son propre corps et le corps des autres, ont su garder le silence lors de l'acte de protection. Mais ils avouent à l'enfant réveillé, les actions qu'ils ont accomplies lors de la traversée de la dislocation du sujet. Ou peut-être le lâcher du corps qui se rend au sommeil ravageur vient-il avouer le lâcher-prise de l'enfant qui s'est réfugié dans la sagesse du corps de la survie ? Le sommeil de l'après-guerre est-il une mémoire de l'anesthésie de la pensée lors du séjour dans la forêt ?

Son corps et ceux des autres lui restituent ainsi une parcelle du vécu auquel il a dû renoncer dans la situation d'urgence. Ces témoignages semblent constituer les bribes sur lesquelles l'enfant survivant pourra reconstituer l'histoire des discontinuités qu'il avait mises en

³ Nous pouvons penser ici à la crainte exprimée par Robert Antelme de percevoir éventuellement de la fatigue chez celui qui recevait son premier témoignage de survivant (Mascolo D., 1987).

place afin de faire face aux discontinuités menaçantes de l'expérience-limite.

Le corps propre et le corps de l'autre comme refuge deviennent des témoins de tout ce qui a été épargné à l'enfant. Or, entendre ce témoignage est troublant puisqu'il contient les éléments qui ont déclenché sa fuite. L'enfant se montre hésitant à s'en approcher. Il est à la fois curieux de rencontrer ceux qui l'ont porté, mais aussi angoissé à l'idée d'entendre leur récit. De la même façon, il peut se montrer curieux du mécanisme de fonctionnement des reviviscences corporelles, et en même temps essayer de faire taire ces reviviscences en se mettant à l'abri du danger. Le risque que comportent pour le survivant la sortie du terrier protecteur et l'aveu de ses mécanismes est probablement derrière l'ambivalence des effets positifs et négatifs dont parlait Freud. Grand admirateur de F. Kafka, Appelfeld nous donne peut-être une piste à travers l'image du terrier. Béatrice Lehalle décrit ainsi le récit de Kafka intitulé *Le terrier* (1923-1924) : « ce récit épuré sur le strict plan descriptif est une bataille sans fin où l'animal ne peut jamais être là où il se trouve car son seul but est justement de ne pas y être, dans le risque qu'il soit alors exposé à être « mortellement vulnérable » » (Lehalle B., 2011, p. 70).

S. Ferenczi montre que les mécanismes massifs de clivage mis en place lors du trauma visent paradoxalement la conservation d'un espoir de retour à l'état pré-traumatique (Ferenczi, 1932a). Cependant, au-delà de cet espoir caché, les structures de survie se révèlent des empêchements majeurs à la guérison psychique. Bien que fondamentales pour la survie immédiate, ces instances protectrices veulent perdurer, dans la croyance que le danger persiste et qu'il faudrait se protéger contre son éventualité. Le thérapeute vient disputer une place soignante qui est en effet déjà prise ; ce qui fait dire à Ferenczi que nous traitons un traitement (Ferenczi S., 1932a). Appelfeld nous enseigne que l'approche par la psychanalyse des organisations traumatiques devra composer avec les structures paradoxales qui se sont installées pour la survie. Le défi sera de tenir compte de la structure paradoxalement défensive du sujet, construite afin de conserver un enjeu interne à l'abri de l'enjeu de l'agresseur ou de l'environnement de l'enfant (Lehmann J.- P., 2005, Winnicott D.W., 1963).

CONCLUSION

Nous avons exploré à partir de l'œuvre d'Appelfeld le rôle que le corps propre et le corps de l'autre peuvent jouer en tant que témoins de l'expérience-limite traversé par un sujet. Cette exploration nous a permis de percevoir le destin des mécanismes d'auto-clivage narcissique qui opèrent lors de ces situations éprouvantes. L'absence à soi qui s'associe à l'action de ces mécanismes est contrecarrée par un témoignage « par procuration » venant du propre corps et du corps de l'autre dans le cas de l'écriture d'Appelfeld.

Considérer les reviviscences corporelles comme un témoignage du corps ayant joué le rôle d'un refuge lors de la persécution, nous permet de les entendre autrement que comme une impasse représentative due à la mise hors jeu de la pensée lors de la situation traumatique.

Les reviviscences corporelles vues comme le témoignage de mécanismes psychiques complexes qui visaient la survie nous parlent ainsi de l'ampleur du paradoxe dans lequel le sujet a été projeté lors de l'épreuve violente ; car en même temps qu'il a dû consentir à l'abandon des mondes qui étaient les siens, il peut, comme le montre Appelfeld, tenir à conserver la mémoire de chacun de ces états, avec l'espoir secret de pouvoir revenir sur cet abandon dans le temps de l'après. Tout cela, à condition de trouver quelqu'un capable de voir dans ces manifestations corporelles, ou autres, la trace de mécanismes psychiques mis en place afin de survivre tout au long de l'expérience éprouvante.

BIBLIOGRAPHIE

- AMATI-SAS S. (2002), « Situations sociales traumatiques et processus de la cure », *Revue Française de Psychanalyse*, 2002, 66 (3), pp. 923 – 933.
- AMEISEN J.-C. (2007), « « Nous vivons dans l'oubli de nos métamorphoses... ». La mort et la sculpture du vivant », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2007, 62 (6), pp. 1253-1283.
- APPELFELD A. (1999), *Histoire d'une vie* (traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti), Paris, Éditions de l'Olivier, 2004.
- APPELFELD A. (2006), *La chambre de Mariana* (traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti), Paris, Éditions de l'Olivier, 2008.
- APPELFELD A. (2008), *Et la fureur ne s'est pas encore tue* (traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti), Paris, Éditions de l'Olivier, 2009.
- APPELFELD A. (2009), *Le garçon qui voulait dormir* (traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti), Paris, Éditions de l'Olivier, 2011.
- APPELFELD A. (2011), Interviewé par Laure Adler. Émission radio France-Culture, 22 septembre 2011.
- FELDMAN M. (2009), *Entre trauma et protection : quel devenir pour les enfants juifs cachés en France (1940-1944) ?*, Toulouse, Érès, 2009.
- FERENCZI S. (1932a), *Journal Clinique. Janvier-octobre 1932* (traduit par S. Achache et al.), Paris, Payot, 1985.
- FERENCZI S. (1932b), « Stratégies de survie » (pp. 59-171). In *Le traumatisme* (traduit par l'équipe du Coq Héron), Paris, Payot & Rivages, 2006.
- FREUD S. (1939), *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Folio essais, 1986.
- GAMPEL Y. (2005), *Ces parents qui vivent à travers moi. Les enfants des guerres*, France, Fayard, 2005.
- ITZHAKI M. (2011), *Aharon Appelfeld. Le réel et l'imaginaire*, Paris, L'Harmattan, 2011.
- LEHALLE B. (2011), « L'animal dans Le Terrier de Kafka, ou l'ultime combat contre la mort », *Revue française de psychanalyse*. 2011, 75 (1), pp. 69-76.
- LEHMANN J.-P. (2005), « Ce que « prendre soin » peut signifier », *Le Coq-Héron*. 2005, 180 (1), pp. 50 – 54.
- MASCOLO D. (1987), *Autour d'un effort de mémoire. Sur une lettre de Robert Antelme*, France, Maurice Nadeau, 1987.
- ROTH P. (2001), « Conversation à Jérusalem avec Aharon Appelfeld » (pp. 37-66). In *Parlons travail* (traduit de l'américain par Josée Kamoun), Paris, Folio Gallimard, 2004.
- VILLA F. (2004), « À propos de l'ordinaire et extraordinaire détermination humaine à rester en vie », *Champ psychosomatique*. 2004, 35, pp. 105- 129.
- WAINTRATER R. (2003), *Sortir du génocide. Témoignage et survivance*, Paris, Payot & Rivages, 2011.
- WINNICOTT D.W. (1963), « De la communication et de la non-communication » (pp. 151-168). In *Processus de maturation chez l'enfant. Développement affectif et environnement* (traduit de l'anglais par J. Kalmanovitch), Paris, Payot, 1970.